

Don Juan raconte...

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **27 (1959)**

Heft 5

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-569034>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

lement être évoquée durant certains siècles par certains peuples soucieux de domination. Le régime nazi pouvait encore logiquement s'en réclamer dans son besoin d'hégémonie. Mais où mène la survivance de lois caduques dans un monde évolué ? Encourager la natalité, prôner les familles nombreuses, opprimer le célibat sous une surcharge d'impôts, et enfin, et surtout, prolonger le discrédit sur tout individu s'écartant des normes officielles en matière de vie sexuelle, sous prétexte que ces individus ne servent pas la collectivité, autant de slogans dépassés et de dangereux sophismes.

En ce domaine comme en quelques autres, le monde imite l'Apprenti Sorcier. L'alarme sera-t-elle donnée avant qu'on ne trouve plus d'autres solutions qu'une de ces destructions massives, jeux naïfs d'enfants fous tels que les journaux en annoncent quotidiennement ? Patience ! Une chaire de démographie est créée ! On s'occupe du problème des populations ! Il serait si beau qu'une des premières solutions réclamées soit la liberté sexuelle pour chaque individu. Ce serait simple, logique . . . Peut-être trop !

R. Gérard. Avril 1959

Don Juan raconte . . .

Don Juan raconte . . . Un Don Juan pas tout à fait comme les autres, pas tout à fait semblable à celui dont la célébrité a déjà fait le tour du monde, ou, qui sait ? . . . S'il faut en croire certains auteurs modernes, Don Juan aurait lui-même confessé que ses succès féminins n'étaient dus qu'au fait qu'il n'aimait pas les femmes . . . Qu'importe, le Don Juan qui nous intéresse aujourd'hui est sans conteste misogyne. Et pourtant, après avoir épuisé toutes les joies des amours buissonnières, il s'est marié à l'âge de quarante ans, encore en pleine beauté. Reniait-il ainsi ses folies passées ? Pas le moins du monde. Il s'est marié seulement par philanthropie, avec une certaine Muriel, laquelle l'aimait depuis toujours, mais de si noble façon que Don Juan ne put faire autrement que de l'en récompenser. Tant de gens aiment ou prétendent aimer ! Dame, on aime parce qu'il est bon d'aimer, parce que l'amour est une évasion, un havre de grâce parfois . . . parce que le moindre regard de l'être aimé, le moindre mot, le moindre baiser, sont une incommensurable joie. Or, Muriel n'eut jamais un regard, jamais un mot, jamais un baiser de Don Juan. Elle l'aima pour lui-même et non pour elle, faisant totalement abstraction de soi, ne cherchant que le bonheur de l'Élu, et se contentant de le voir joyeux, sans aucun espoir de réciprocité quelconque.

Voilà des sentiments que surent venir à bout des indifférences de Don Juan, qui, à quarante ans, épousait Muriel . . . Mariage de raison, générosité, pitié, tout ce que vous voudrez, mais mariage toute de même. Ainsi Don Juan se retirait-il en beauté. Ses goûts n'avaient nullement changé, mais il résolut, à partir de ce jour, qu'il ferait revivre en sa tête tous ses souvenirs d'amour, et que ce serait là le moyen de s'acclimater à sa nouvelle existence. Ajoutons à cela les inévitables « rechutes » et discrètes aventures auxquelles il essayait de renoncer, mais . . . et puis,

que ne peut-on faire quand on s'appelle Don Juan et que l'on sait être discret! . . .

A présent Don Juan est toujours magnifique. Ses cheveux sont d'argent et la cinquantaine est atteinte. Il a bien voulu me confier une série d'anecdotes agréables sur ses souvenirs d'époux, mais rassurez-vous, ces souvenirs n'ont rien à voir avec Muriel . . .

Voici la première narration de Juan. Je lui laisse la parole, il la prend si bien . . .

*

Muriel et moi aimions beaucoup la campagne. Muriel, parce qu'elle y faisait des projets d'avenir au milieu des fleurs, heureuse de se sentir loin de Paris et des tentations de la Capitale qui n'eussent pas manqué de me séduire . . . Moi, parce que j'y évoquais le passé, au milieu de ces mêmes fleurs, heureux de me sentir si près de Paris par la pensée, et succombant **MORALEMENT** aux tentations les plus diverses . . .

Nous avons donc acheté une coquette villa à quelques cent kilomètres de Paris, et y demeurions au cours de la belle saison. Nous y prenions nos repas dans le jardin midi et soir, et une table de bois blanc avait spécialement été conçue à cet effet. Elle restait dehors nuit et jour. Ce détail doit vous sembler ridicule, mais il a son utilité, puisqu'il est le point de mire de mon anecdote.

Un soir du mois de juillet . . . Il faisait une chaleur étouffante, et, après avoir savouré les joies d'une longue rêverie muette au clair de la lune, Muriel et moi étions montés nous coucher, comme chaque soir, en notre chambre rustique, au premier étage de la bicoque. Nous n'étions pas encore endormis, lorsqu'un bruit de pas sur les cailloux du jardin attira notre attention.

— Sans doute est-ce un chat, conclut Muriel . . .

— Oui, sans doute . . .

En effet, maintes fois nous avons vu des chats passer dans notre jardin, sans même nous en inquiéter. A la campagne, les bêtes jouissent d'une liberté totale. Mais cette fois, les pas semblaient plus lourds que ceux d'un animal. Le bruit continua quelques minutes, puis cessa. Muriel était rassurée, moi, beaucoup moins . . . j'avais la sensation d'une présence . . .

Tout-à-coup, un autre bruit, différent, celui-ci; le bruit d'un bouchon que l'on extrait d'une bouteille . . . Je sautai hors de mon lit, brusquement, et ouvris la fenêtre.

— Muriel, m'écriai-je, viens voir !

Imaginez ma surprise à la vue d'un tel spectacle : un clair de lune merveilleux illuminant la maison, quelques chants d'oiseaux, une brise caressante et, au beau milieu du jardin, assis à notre table de bois blanc, un magnifique garçon d'une trentaine d'années, prenant son repas froid à la belle étoile, et buvant au goulot d'une bouteille.

Sans m'affoler je lui criai :

— Bon appétit, mon gars, surtout ne te gêne pas, fais comme chez toi !

— Merci, braves gens; comme vous le voyez, je ne me suis pas gêné, mais . . . mais vous pouvez retourner à vos rêves, ne vous dérangez pas . . .

à moins que le cœur vous en dise et que vous désiriez trinquer avec moi . . . C'est du vin du pays, mais il est fameux . . .

Muriel et moi étions véritablement stupéfaits; quelle audace avait cet intrus ! Quel toupet souriant et jovial !

— D'accord, m'écriai-je !

Et nous descendîmes, revêtus d'une robe de chambre, rejoindre au jardin l'étrange visiteur.

— A votre santé et . . . à la mienne, dit-il en choquant nos verres.

— A votre culot, lui répondis-je en souriant.

Muriel n'appréciait pas le moins du monde la curieuse venue du vagabond en notre domaine.

— Tout de même, maugréait-elle, réveiller d'honnêtes gens à pareille heure et d'aussi insolente façon ! Sachez, Monsieur, que la maison n'est pas un asile pour coureurs de routes ! Que vouliez-vous trouver ici ? Il n'y a rien à voler . . .

J'essayai vainement de calmer la colère de mon épouse, lorsque l'inconnu m'interrompit et, s'adressant à Muriel, reprit :

— Erreur, Madame, erreur . . . Je ne vole que des cœurs, et il y a partout, ici comme ailleurs, des cœurs à voler . . .

— C'est un fou, me dit Muriel, un fou dangereux . . .

— Fou . . . peut-être, Madame . . . Dangereux ? C'est moins sûr . . . quoique . . .

— En tout cas, Monsieur, au risque de nuire à votre digestion et de rabattre vos enthousiasmes, sachez qu'ici vous ne trouvez que deux cœurs, tous deux pris; pour les cœurs libres, voyez plus loin . . .

— Qui sait, Madame, si les cœurs pris ne sont pas surtout des cœurs à prendre . . . Il en est de l'amour comme de l'hospitalité : vingt personnes dans ce village m'auraient accueilli ce soir avec joie; or c'est chez vous que je suis venu, chez vous qui n'appréciez pas ma visite ! Voyez, j'ai renoncé peut-être à vingt hôtesses volontaires pour importuner une «hôtesses malgré elle». Il en est de même de l'amour, et le cœur est parfois lui aussi «hôte malgré lui . . .»

— Un fou, Juan, je te le dis, un fou !

— Un fameux spécimen de philosophe, plutôt, Muriel . . .

— Tu apprécies cette philosophie, toi ?

— Elle m'amuse;

— Elle fait beaucoup plus que vous amuser, Monsieur, elle vous passionne.

— Mon mari est un faible, Monsieur, mais moi, vous ne me convaincrez pas.

— Si je le désirais, Madame, je vous convainrais, mais . . . mais . . . excusez mon impertinence, dois-je vous dire qu'il est des êtres qui, même éveillés, même bien vivants, me semblent représenter l'incarnation la plus fidèle du sommeil de l'âme et du corps . . . Vous êtes de ces êtres, Madame, et je ne discute pas avec Morphée . . .

— Juan, cet homme m'insulte !

— Il plaisante, Muriel . . .

— Ah, tu tolères pareilles choses en notre intimité ! Eh bien moi, je vais dormir. Discutes comme il te plaira avec ton «Philosophe» !

— Mais, ma chérie . . .

— Assez ! C'est là votre victoire, vagabond sans vergogne, je rejoins Morphée . . . !

— Mes respects, Madame, et bonne nuit.

Je restai là, à la fois hébété et amusé, auprès du gars. Il était, d'une surprenante beauté. Grand, brun, épaules larges, grands yeux foncés au regard intense . . .

Il débarrassa la table et rangea ses affaires dans sa musette.

— Avant de vous quitter, cher Monsieur, je vais vous faire une confidence : je suis un «coureur de routes», comme dit madame votre épouse, je marche nuit et jour, faisant halte où bon me semble. achetant des provisions au village le plus proche et prenant mon repas là où il y a des oiseaux et des arbres. Le monde m'écœure et me déçoit . . .

— Que cherchez-vous donc au hasard des chemins ?

— L'amour . . .

— Mais puisque vous n'aimez pas le monde !

— Justement, à deux il est plus facile de le supporter . . .

— Vous n'allez pas me dire que joli garçon comme vous l'êtes, . . . il y a de belles filles dans tous les villages . . .

— Elles dansent, et je n'aime pas danser . . .

— Quel argument ! Elles ne dansent pas toutes ;

— Toutes ! Car je ne descends aux villages que les soirs de fête. Ainsi, si les humains m'insupportent, je puis au moins leur trouver une excuse : «Oui, mais ils sont en fête, me dis-je, il faut les comprendre . . .»

— Il y a de jolies femmes dans les villes, dans le monde !

— Je hais la ville, et je n'ai pas encore parcouru le monde entier ! et puis . . . et puis . . .

Là, mon interlocuteur cessa net de me parler, un sourire gêné sur les lèvres et les yeux comme perdus dans un rêve . . .

— Enfin, lui dis-je, vous avez dû déjà rencontrer l'amour ? Des cœurs à prendre, comme vous disiez tout-à-l'heure . . .

Alors le vagabond me toisa du regard et, plantant ses yeux dans les miens, me fixant comme jamais il ne m'était arrivé de l'être, il répliqua en se dirigeant vers la porte qui s'ouvrait déjà sur la route pour lui rendre sa liberté :

— Des cœurs à prendre . . . des cœurs à prendre . . . oui mais . . .

— Mais quoi ?

— Souvent pris, hélas . . .

Il disparut . . .

Muriel dormait quand je rejoignis la chambre. Et moi, moi . . . je savais que je n'avais qu'un geste à faire pour que nous soyions deux à marcher sur la route . . . je ne l'ai pas fait . . . Tant pis . . . Qu'ils sont difficiles à prendre les cœurs, quand ils sont pris . . . !

Dan.